

MONSIEUR
DE LA PALISSE,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

Par M. HENRION.

*Représentée, pour la première fois à Paris, sur
le théâtre Olympique, le 14 pluviôse an XII.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière
le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

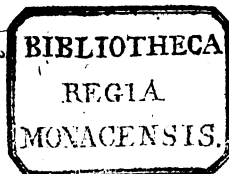
PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. DE LA PALISSE, vieillard d'une extrême naïveté, un peu ganache.	M. <i>Mayeur.</i>
LISE, sa fille, coquette.	Mlle <i>Laporte.</i>
SOPHIE, amie de Lise, bonne, simple et sensible, aimant Charles.	Mlle <i>Adèle.</i>
HENRI, amant de Lise.	M. <i>Brabant.</i>
CHARLES, officier.	M. <i>Revol.</i>
BLAISE, jardinier, madré personnage.	M. <i>Beaupré.</i>
Vandangeurs et Vandangeuses.	

La scène se passe en Bourbonnais, dans les terres de M. de la Palisse.

Nota. Moitié des droits d'auteurs dans les Départemens appartient à M. Barba.

La musique se trouve chez M. Gilbert, passage des Petits-Pères, n°. 9, à Paris.



MONSIEUR DE LA PALISSE.

*Le théâtre représente un plan de vignes dans le
fond et la maison de la Palisse sur le côté.*

SCENE PREMIERE.

CHARLES, HENRI.

HENRI.

Air : Le cœur de mon Annette.

L'AMOUR me favorise,
De Lise j'ai le cœur.

CHARLES.

Reconnais ta méprise,
Admire mon bonheur,
Car, sur ma foi,
En fait d'amour, je l'emporte sur toi.

Ensemble.

Oh! sur ma foi,
En fait d'amour, je l'emporte sur toi.

HENRI.

L'autre jour à la danse,
Lise serra ma main.

CHARLES.

Sur mon pied en cadence,
Elle marcha soudain.

Ensemble.

Oh! sur ma foi, etc.

HENRI.

Cessons ces vains débats ; tous deux nous venons de Paris
chez M. de la Palisse, afin d'y passer gaiement le tems des
vendanges, et loin de nous livrer à la joie, nous tombons
amoureux de sa fille, et le flambeau de l'amour devient pour
nous celui de la discorde.

C H A R L E S.

Parce que tu ne veux pas t'appercevoir que c'est moi seul qui suis aimé de Lise.

H E N R I.

Mais tu possèdes déjà le cœur de Sophie , te faut-il donc toutes les belles du Bourbonnais.

C H A R L E S.

Non pas ; mais que veux-tu , mon cœur ne me dit rien pour Sophie.

H E N R I.

Tu n'ignore pas que j'adore Lise , et cependant tu oses te dire mon ami.

C H A R L E S.

J'en suis fâché, d'honneur ; mais c'est plus fort que moi , je te le répète, je ne puis me défendre du sentiment que Lise m'inspire.

H E N R I.

Air : *Si Dorilas.*

Depuis long-tems j'en ai la preuve ,
 Je ne puis plus compter sur toi ,
 Ton cœur enfin mis à l'épreuve ,
 De l'amitié trahit la loi.
 Les vertus ne sont plus tes guides ,
 Sophie envain te tend les bras ,
 L'amour ne fait que des perfides
 Et l'amitié que des ingrats.

C H A R L E S.

Au surplus , pourquoi tous ces reproches ; ne devons-nous pas plutôt nous en rapporter à la décision de M. la Palisse , son père.

H E N R I.

D'accord ; mais crois-tu que je me tienne pour bien battu si la décision ne m'est pas favorable , qu'attendre d'un homme aussi bizarre.

C H A R L E S.

Le voici , sa présence va sans doute terminer nos différens.

SCENE II.

CHARLES, HENRI, LA PALISSE.

LA PALISSE, *d'un ton ganache.*

Air : De M. la Palisse.

Mon plaisir est sans pareil
Et ma gaité peu commune,
La nuit verrait le soleil
Si le jour voyait la lune.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Second couplet.

On m'apprit dès le berceau
L'art de se montrer honnête,
Aussi j'ôte mon chapeau
Pour me découvrir la tête.

Eh bien, messieurs ; comment trouvez-vous ma campagne ?

HENRI.

Charmante.

LA PALISSE.

Et mes vignes ?

CHARLES.

D'une bien belle apparence.

LA PALISSE.

Air : Vaud. d'Angélique et Melcour.

On m'a dit que ce fut Noé
Qui le premier planta la vigne,
A ce grand homme j'en sais gré,
Et de son bienfait je suis digne ;
Comme j'aime le pampre verd
Et les dons que la treille donne,
Je n'attends jamais à l'hiver
Pour vendanger en automne.

HENRI.

C'est très-bien fait.

CHARLES.

On ne peut pas plus prudent.

LA PALISSE

Mais vous m'aviez l'air d'être agité lorsque je suis entré.

CHARLES.

Votre fille en était la cause ; Henri se prétend aimé, je

crois que c'est moi seul qu'elle chérit , et nous sommes convenus de nous en rapporter à vous pour savoir la vérité.

L A P A L I S S E .

Je ferai mon possible pour répondre à votre confiance.

H E N R I .

Oui , que pensez-vous , par exemple.

L A P A L I S S E .

Ce que je pense.

Air : *Vaud. de la Soirée oragense.*

En recherchant dans ma maison
Le tendre objet de votre flamme ,
Vous cesserez d'être garçon
Dès que vous prendrez une femme ;
Par la même raison aussi ,
De vos soins devenant jalouse ,
Lorsque vous serez son mari.
Ma fille sera votre épouse.

H E N R I .

C'est très-juste ; mais cela ne nous apprend pas encore lequel est préféré.

L A P A L I S S E .

Ce que j'ai dit devrait suffire , pour vous faire connaître mes intentions : adieu , messieurs ; mais , croyez-moi , rapportez-vous-en à ma fille. Adieu , messieurs. (*fausse sortie.*)

C H A R L E S .

Belle conclusion.

L A P A L I S S E , *revenant.*

Je veux pourtant bien vous avouer une chose , car vous m'intéressez. (*confidemment.*) Si l'un de vous deux l'épouse , l'autre ne sera pas mon gendre. (*il sort.*)

S C E N E I I I .

CHARLES , HENRI , *se regardant un moment en silence.*

C H A R L E S .

Eh bien ! Henri , crois-tu encore être l'amant chéri ?

H E N R I .

Tu penses l'être sans doute.

C H A R L E S .

Je ris de tes folles prétentions.

H E N R I .

Et moi des tiennes.

C H A R L E S.

Le père nous a pourtant assez donné à entendre que c'est moi qu'on aime.

H E N R I.

Voilà où l'esprit de prévention nous conduit.

C H A R L E S.

Tu prononces toi-même ta propre condamnation.

H E N R I.

On vient, c'est Lise; cette fois-ci, rapportons nous en à ce qu'elle dira.

S C E N E I V.

L I S E , C H A R L E S , H E N R I.

L I S E , *arrive en chantant.*

Air : C'est la petite Thérèse.

Vive une jeune coquette
Pour plaire et se faire aimer,
C'est à l'art de la toilette
Qu'on doit celui de charmer ;
Un peu de parure entraîne,
C'est l'arme dont je me sers,
Et je fais porter ma chaîne
Sans jamais porter de fers.

H E N R I.

Venez faire cesser une incertitude que nous ne pouvons plus endurer.

L I S E.

Moi, messieurs, et que puis-je pour vous.

C H A R L E S.

Dire quel est celui que vous aimez.

H E N R I.

Nous ne pouvons plus vivre dans l'attente.

L I S E.

Mais est-il décent qu'une demoiselle prononce entre deux amans, et surtout en leur présence.

C H A R L E S.

Mais vous pouvez sans parler nous faire connaître par la plus légère faveur quel est celui auquel vous destinez votre main.

L I S E.

Eh bien, pour vous faire connaître mes sentimens, Henri

je vous donne ces roses , et vous, Charles, donnez-moi votre bouquet ; ainsi , messieurs, vous m'entendez... Adieu.

(Elle se sauve.)

S C E N E V.

HENRI, CHARLES, *ils se regardent et rient l'un de l'autre.*)

H E N R I.

Eh bien , Charles ?

C H A R L E S.

Eh bien , Henri ?

H E N R I.

Que penses-tu de la décision de Lise ?

C H A R L E S.

Il est clair que je suis aimé ; elle a prit mon bouquet.

H E N R I.

Oui , mais elle m'a donné le sien.

C H A R L E S.

Toujours de l'obstination ; voici M. de la Palisse , prenons-le pour arbitre.

H E N R I.

J'y consens.

S C E N E V I.

HENRI, LA PALISSE, CHARLES.

L A P A L I S S E.

Eh bien ! messieurs , je ne vous retrouve pas d'accord ? est-ce que ma fille ne se serait pas prononcée.

H E N R I.

Elle n'a fait que nous-embarrasser davantage.

C H A R L E S.

Mais , vous allez sans doute nous apprendre qui elle a voulu favoriser en prenant mon bouquet de jasmin , ou en donnant son bouquet de rose à Henri.

L A P A L I S S E.

Ah ! messieurs , comment pouvez vous me faire une semblable question... il est certain que...

H E N R I.

Que c'est...

L A P A L I S S E.

Oh ! oui, oui... il est certain.. que c'est... l'un des deux..

H E N R I.

Se joue-t-il aussi de nous ?

L A P A L I S S E.

Air : *Vaudeville des deux Veuves.*

Pour vous mettre d'accord soudain,

Ma fille vous donne une rose,

Puis elle prend de votre main

La fleur qui sur son sein repose ;

Croyez ; quand ce bouquet ainsi

Par l'autre bouquet se remplace,

Qu'il est clair que dans tout ceci

Les bouquets ont changé de place.

H E N R I.

Oh ! c'est se moquer de nous.

C H A R L E S.

Je ne suis pas plus instruit qu'avant.

L A P A L I S S E.

C'est égal, je ne m'y connais pas ; mais je vous conseille,
Charles, de renoncer à ma fille et de vous éloigner de ces
lieux ; quant à vous, Henri, je vous emmène avec moi.

(ils sortent.)

S C E N E V I I.

C H A R L E S, *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie... Henri avec lui, et il me
laisse-là... Oh ! je ne puis plus en douter, Henri est l'amant
préféré... il ne me reste d'autres moyens pour l'emporter sur
lui que de le desservir auprès de Lise... Si Blaise, le jardi-
nier de cette maison, qui est un rusé personnage, voulait me
servir... je l'entends, tâchons de l'endoctriner.

S C E N E V I I I.

C H A R L E S, B L A I S E.

B L A I S E.

Air : *O Makomet !*

L'homme à vingt ans fait choix d'un' jardinière,

Avec ardeur il cultiv' son jardin,

A-t-il trente ans, on l'voit près d'un' meunière

Faire à lui seul tourner son p'tit moulin ;

M. de la Palisse.

B

A quarante ans, avec une vendangeus
D'la vigne d'amour il cueille le raisin,
A cinquante ans, il a trop d'un' glancuse,
Et c'est pour ça qu'all' moisson' chez l'voisin.

C H A R L E S.

Tu raisonnes comme un livre, Blaise.

B L A I S E.

C'est pas étonnant, il y a tant d'livres qui déraisonnent
comme un paysan.

C H A R L E S.

Tu as du bon sens.

B L A I S E.

Du bon sens, c'est une monnoie qui, en route, pourrait
bien m'laisser coucher à la belle étoile.

C H A R L E S.

Il faut que tu me rende un service.

B L A I S E.

J'm'en étions douté... vous avez commencé par me carjo-
ler.

C H A R L E S.

Tu sais bien qu'Henri et moi nous aimons la belle Lise.

B L A I S E.

All' est ben faite pour ça.

C H A R L E S.

Elle ne peut garder deux amans.

B L A I S E.

J'connais pourtant des femmes qui trouverions plus facile
d'en garder quatre que d'en congédier un.

C H A R L E S.

Je voudrais savoir quel est le préféré.

B L A I S E.

Il faut que vous m'preniez pour un docteur pour m'faire
une telle question... J'irions encore plutôt dans l'grec que
dans l'ccœur d'une fille...

C H A R L E S.

Elle m'a pris mon bouquet, la mis à son côté, et a donné
son bouquet de rose à mon rival : quel signe est-ce ?

B L A I S E.

Air : La comédie est un miroir.

Sur son sein Lise a mis l'jasmin,
Qu'sans dout' vous apportiez pour elle;
Mais ell' donnait d'un air badin
A vot' rival la ros' nouvelle;

Dans cet échange je crois voir
Pour Henri son amour extrême,
De qui nous aime on peut r'cevoir,
Mais on n'don' qu'à stila qu'on aime.

C H A R L E S .

Que ferais-tu à ma place ?

B L A I S E .

J'paierais les bons conseils.

C H A R L E S .

Je t'entends , et voilà...

B L A I S E .

D'quoi m'faire parler ; il faut par une ruse faire tomber entre les mains de Sophie qui vous aime , le bouquet de rose que tient votre rival : vous le ferez remarquer à Lise , elle le croira infidèle , la jalousie les brouillera , et elle vous aimera par dépit.

C H A R L E S .

Tu veux donc.

B L A I S E .

Vous faire épouser Lise en mettant ce projet à exécution.

C H A R L E S .

Mais , comment ?

B L A I S E .

C'est mon affaire ; retirez-vous , car je vois Sophie qui s'avance , et quoiqu'alle vous en veuille , je prétendons la disposer à vous ben servir.

C H A R L E S .

Je te laisse.

SCENE IX.

B L A I S E , S O P H I E .

S O P H I E , voyant Charles s'éloigner.

Ah ! l'ingrat... il fuit...

Air : *Cacher la femme sous des Roses.*

Charles fuit la tendre Sophie ,
Que vais-je devenir , hélas !
Il fait le malheur de ma vie ,
C'est le modèle des ingrats ;
Amour , si tu me le ramène ,
J'oublierai ses torts , ses rigueurs ,
Pour lui rendre douce sa chaîne
Je la composerai de fleurs.

Que n'ai-je pas fait pour lui plaire , tu le sais , mon cher Blaise :

B L A I S E .

Morguienne ! si je l'savons , et c'est pour ça que j'veux vous rendre un bon service.

S O P H I E .

A moi.

B L A I S E

Oui , à vous ; votre rival a donné son bouquet à Henri et en a reçu un de Charles , je crois que l'bouquet reçu veut dire : j'vous accepte pour époux , et que l'bouquet donné signifie , j'vous donne vot'congé.

S O P H I E .

Cela ne me paraît que trop certain.

B L A I S E , à part.

Bon ! elle me croit... (*haut.*) Et l'bouquet reçu vient de Charles.

S O P H I E .

O ciel !

B L A I S E .

Il faut par stratagème faire que l'bouquet qu'Lisa a donné à Henri tombe entre les mains de votre amant , parce qu'alors Lisa congédiera M. Charles , et il sera forcé d'en revenir à vous.

S O P H I E .

Je n'en voudrais plus alors... je ne veux pas d'un amant qui revient, parce qu'une autre le refuse... Cependant je me prêterai à ton stratagème, puisqu'il m'offre les moyens de me venger ; mais comment penses-tu réussir ?

B L A I S E .

Nous n'avez qu'à prendre la vieille robe du bailli avec laquelle vous vous déguisiez pour aller au bal , vous enfoncer dans la vigne ou vous vous f'rez passer pour socière.

S O P H I E .

Tu es fou , jamais je ne pourrai passer pour sorcière... elles ont un langage...

B L A I S E .

Il ne faut que de l'assurance.

S O P H I E .

Mais si par hasard j'étais consultée par certaines gens... je ne saurai que leur répondre.

B L A I S E .

Dites d'ces choses banales qu'chacun peut prendre pour

soi ; par exemple , on dit aux jeunes filles qu'elles auront des amans , aux vieilles qu'elles regrettent les leurs ; ou bien prenez l'ton d'une inspirée , lâchez d'grands mots , d'ces mots... là... qui sont tout étonnés de s'trouver à côté les uns des autres , c'qui produira d'ces pbrases qu'on n'comprendra pas et vous passerez pour ben savante magicienne.

S O P H I E .

Mais , monsieur le magister parle quelquefois comme cela.

B L A I S E .

Tout juste.

S O P H I E .

Allons , si le métier de sorcière n'est pas plus difficile , je consens à passer pour magicienne et j'irai dans la vigne.

B L A I S E .

J'vous y enverrai Henri. J'l'y dirai qu'vous possédez un secret merveilleux pour savoir si les amans sont aimés d'leux maitresses ; mais qu'vous n'pouvez leux dire qu'en ayant un bouquet d'leux bien aimée. L'envie de connaître son sort l'fera tomber dans l'piège ; ensuite vous f'rez présent de ce bouquet à Charles.

S O P H I E .

Je cours prendre la robe , et vais tout de suite à mon poste.
(elle sort.)

S C E N E X.

B L A I S E , *seul.*

Bravo ! bravo ! j'ons déjà embrouillé la question aussi bien qu'un procureur , sans savoir comment tout ça finira... Mais voici M. Henri... C'est stila que j'dois faire tomber dans l'panneau... Poursuivons notre rôle.

S C E N E X I.

B L A I S E , H E N R I .

(*On voit entrer Sophie dans la vigne.*)

B L A I S E , *feignant de ne pas voir Henri.*

Dieux !... quel miracle !... queu prodige !...

H E N R I .

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

B L A I S E .

Je n'puis croire, et stapendant j'l'ons vu.

H E N R I .

Qui ?

B L A I S E .

Une sorcière !

H E N R I .

Bah !

B L A I S E .

Là... là... j'en tremble encore... quand on l'y remet un bouquet d'sa maîtresse, all' dit si on en est aimé.

H E N R I .

Erreur.

B L A I S E .

Je n'le croirais pas si je ne l'avais éprouvé moi-même... T'nez, monsieur, c'est une bonne occasion pour savoir si vous êtes véritablement aimé de Lise... et si vous l'emportez sur votre rival.

H E N R I .

Je ne crois ni aux devins, ni aux discours de bonne aventure ; mais je veux bien m'amuser un instant de ta crédulité et questionner cette sorcière, n'ayant rien de mieux à faire dans cette campagne, autant rire de cela que d'autre chose.

B L A I S E .

Vous m'en direz des nouvelles.

S C E N E X I I .

HENRI et SOPHIE, dans la vigne au fond du théâtre, où l'on voit qu'ils se parlent, LISE et BLAISE.

B L A I S E, seul un instant sur le devant du théâtre.

Bravo, Blaise !... bravissimo, maître Blaise !... en v'là déjà un qui a donné dans l'godan, et voici sa maîtresse à qui il faut faire accroire itou la même chose. (*avec un air agité et en se faisant remarquer de Lise.*) Ah ! grands dieux ! qui aurait jamais cru ste perfidie. Ce M. Henri qui s'en va comme-ça dans les vignes avec des filles déguisées, malgré qu'il soit aimé de mam'selle Lise.

L I S E .

Air : *Vaud. du Panorama.*

Qui prononce le nom de Lise,
Est-ce mon père ou mon amant?...
De l'entendre je suis surprise...
Henri m'appelle en ce moment...
Mais non, mon erreur est extrême,
Un amant fidèle à l'honneur
Ne nomme pas celle qu'il aime,
Le secret ajoute au bonheur.

(*Appercevant. Blaise.*)

C'est donc toi qui parlait de moi ?

B L A I S E .

Hélas ! oui, mademoiselle...

L I S E .

Quel ton douloureux ! — Tu nommais aussi Henri.

B L A I S E .

C'est que Henri... je n'puis vous l'dire... je n'commets ja-
mais d'indiscrétion... Il est de ces choses...

L I S E .

Parle, je veux tout savoir.

B L A I S E .

Air : *Colin disait à Lise un jour.*

Henri feignait de vous aimer,
J'ons des preuves qu'c'est un volage.

L I S E .

Ah ! Blaise, tu viens m'allarmer,
Explique moi donc ce langage.

BLAISE, lui montrant qu'Henri et Sophie sont ensemble dans la vigne.

Dans la vigne, hélas !

Il lui parle bas,

Je n'en dirai pas davantage.

L I S E .

Grands dieux ! que vois-je ? il lui donne mon bouquet.

B L A I S E .

Air : *D'un bouquet de romarin.*

Peut-être que ce matin,
Sans nul stratagème,
Il le reçut de la main
De celle qui l'aime ;
Mais oubliant ce bienfait,
On l'voit près d'un autre objet,
Doncement dans son corset
Le placer lui-même.

L I S E.

Le perfide !

B L A I S E.

J'veais les rejoindré, j'veux les confondre. (*il sort.*)

S C E N E X I I I.

L I S E, *seule.*

Que j'ai de reproches à me faire... je ne me suis pas expliquée assez clairement par l'échange de ces deux bouquets ; Henri ne m'aura pas compris, ou l'ingrat se rit peut-être de moi.

R O N D E A U.

Air : *C'est en vain qu'on blâme.* (du Chapitre second.)

Toujours la décence,
Toujours la prudence
Nuit à notre ardeur ;
Je suis bien à plaindre,
D'avoir voulu feindre
L'état de mon cœur ;
Henri ne voit guerre,
Quel est le mystère
Qui cache mes feux.
L'amant qui devine,
Est, je l'imagine,
Toujours plus heureux.

La plus ingénue,
Avec retenue,
Parle à son amant :
Nous n'osons pas dire,
Ce que nous inspire
Un doux sentiment.
Toujours la décence, etc.

S C E N E X I V.

H E N R I, L I S E.

L I S E.

Je vous retrouve enfin, charmante Lise.

L I S E.

Laissez-moi, vous êtes un monstre.

HENRI.

Mais d'où vient cette colère ?

LISE.

Allez, je sais tout.

HENRI.

En vérité, je ne vous comprends plus.

LISE.

Joignez le mensonge à la perfidie.

HENRI.

Mais que voulez-vous dire ?

LISE.

Que faisiez-vous dans la vigne, tout-à-l'heure, avec une fille déguisée ?

HENRI.

C'était une diseuse de bonne aventure.

LISE.

Vous lui avez donné mon bouquet.

HENRI.

C'était pour m'assurer de votre amour.

LISE.

Allez, ingrat, faites d'autres dupes : quant à moi, je ne veux plus vous entendre ; sortez, aussi bien voici mon père.

SCÈNE XV.

LISE, LA PALISSE, HENRI.

LA PALISSE.

Je te trouve l'air bien agité, ma chère Lise.

LISE.

Venez, mon père, venez m'affermir dans la résolution que j'ai prise, et me donner la force de congédier un traître qui fait le malheur de ma vie.

LA PALISSE.

Où est-il ?

LISE.

Le voilà.

LA PALISSE.

Je m'en étais toujours douté. Ce garçon-a dans la figure quelque chose qui ne me revient pas du tout ; mais va, laisse faire.

M. de la Palisse.

C

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

Pour ne plus songer à l'amant,
Qui vient de se montrer volage,
Je t'aurai quelqu'amusement
Pour rire dans notre ménage;
Tous les ans par un bon repas,
Pour oublier de mauvais gendres,
Nous ferons chez moi Mardi gras,
Sans faute la veille des Cendres.

H E N R I .

Je vous jure que Lise est trompée par les apparences.

L I S E .

Ne l'écoutez pas, mon père.

L A P A L I S S E .

Sois tranquille, j'ai du caractère... Ce n'est point à moi
qu'on en fait accroire.

H E N R I .

Un seul mot.

L I S E .

Non... j'exige que vous vous retiriez à l'instant même.

L A P A L I S S E .

Vous l'entendez... je ne lui fais pas dire... ce que c'est
que de bien élever les filles...

H E N R I , *à la Palisse.*

Souffrez, malgré votre courroux.

L A P A L I S S E .

Air : *Amusez-vous jeunes fillettes.*

Vous oubliez mon caractère,
Mais quoique facile et doux,
Je saurai me mettre en colère
Lorsque j'aurai pris du courroux;
Je chasse un amant de la sorte,
Et cela se peut concevoir,
Car chez nous on n'ouvre la porte
Qu'à ceux que l'on veut recevoir.

H E N R I .

Permettez moi de...

L A P A L I S S E .

Je permets à ma fille de rentrer, voilà tout ce que je
permets.

(Lise et la Palisse rentrent.)

SCENE XVI.
HENRI, BLAISE.

HENRI, sans voir Blaise.

Suis-je assez à plaindre.

BLAISE, à part en entrant.

Notre amoureux à l'air bien triste ! c'est bon ; il aura encore besoin de mes conseils ; je servirai ses intérêts aux dépens de Charles, afin d'être payé des deux côtés.

HENRI.

Mais voici Blaise qui revient, il est cause de ce mal, il faut qu'il le répare. (à Blaise qui s'approche.) Ah ! Blaise, je suis le plus malheureux des hommes.

BLAISE.

Ça n'est pas possible, monsieur. Vous ou deux autres mentions, car vous êtes le troisième qui m'disiez-ça depuis c'matin.

HENRI.

Lise ne m'aime plus.

BLAISE.

Qui vous l'a dit ?

HENRI.

Elle-même.

BLAISE.

Et vous avez été assez bon pour l'croire.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Lorsqu'une fille de sa mère

Sur l'amour reçoit un' leçon,

All' répond comme ell' pour lui plaire,

Sa bouch' dit oui, quand l'cœur dit non ;

Mais lorsque le dépit l'agite,

Par la même raison aussi

L'amant doit savoir que d'la p'tite

La bouch' dit non, quand l'cœur dit oui.

HENRI.

Voilà qui me donne de l'espoir auprès de Lise. Mais tu n'sais pas que son père a confirmé mon congé.

BLAISE.

Bagatelle.

HENRI.

Mais comment m'y prendre pour l'appaiser.

BLAISE, *en lui tendant la main.*

Je pourrais bien encore m'en charger

HENRI.

Tiens, je te promets le double si tu réussis.

BLAISE.

C'est ce soir que commence la vendange : déguisez-vous en vendangeur et venez avec les vigneron ; Lise sera touchée de cette petite ruse ; une fois auprès de vous, elle n'osera fuir ; vous vous jetterez à ses genoux, vous pleurez si vous l'pouvez... en un mot, vous ferez toutes les niaiseries sentimentales qui sont d'usage.

HENRI.

Allons, ton projet me parait bon, je cours le mettre à exécution. (*il sort.*)

SCENE XVIII.

BLAISE, *seul.*

Ma fin' ! vive l'intrigue pour mener à la fortune ! Quand tout s'découvrira on me... V'là l'autre, à présent.

SCENE XIX.

CHARLES, BLAISE.

CHARLES.

Il faut avouer mon cher Blaise, que rien ne résiste aux efforts de ton génie.

BLAISE.

Une chose stapendant m'inquiète.

CHARLES.

Quoi ?

BLAISE.

J'ai peur que Sophie aille compter à tout le monde qu'elle a fait la sorcière pour vous plaire.

CHARLES.

Son indiscretion pourrait me nuire ; si elle en parle tout se découvrira.

BLAISE.

C'est ce qu'il faut empêcher.

CHARLES.

Et comment ?

BLAISE.

En l'enfermant dans la maison de M. de la Palisse.

CHARLES.

Cet expédient pourrait la fâcher et je n'y consentirai jamais.

BLAISE.

Eh bien laissez-là jaser... faites apprendre votre ruse à votre rival et alors elle vous sera d'une grande utilité.

CHARLES.

Je sais quel peut me perdre, mais l'enfermer...

BLAISE.

Bon, des scrupules... Lise n'est plus à vous.

CHARLES.

Que dis-tu, cher Blaise... tu vas me faire faire une sottise inutile, je le sens bien... Enfermer une femme pour l'empêcher de parler.

BLAISE.

Ce n'est pas précisément pour cela... c'est pour l'empêcher d'être entendue.

CHARLES.

Allons, puisque j'ai commencé d'écouter tes conseils, je vais les suivre jusqu'à la fin.

BLAISE.

Ah ! voici mademoiselle Sophie.

SCENE XX.

BLAISE, CHARLES, SOPHIE.

CHARLES.

Vous ne pouvez, belle Sophie, arriver plus à propos.

SOPHIE.

Que me voulez-vous donc ? ah ! Charles, puis-je croire que vous ayez fait un retour sur vous-même ; et qu'abjurant une folle erreur...

CHARLES, *embarrassé.*

C'est... que... j'ai...

SOPHIE.

Vous avez...

B L A I S E.

Monsieur a un secret à vous dire.

C H A R L E S.

Et la présence de Blaise...

B L A I S E.

Est d'trop , n'est-ce pas ? eh ben ! morguienne , pour vous punir j'resterons.

S O P H I E.

Ce que vous avez à m'apprendre est donc bien important.

C H A R L E S.

On ne peut davantage , aussi pour être plus en sûreté , je vous prie de vouloir bien entrer dans la maison.

S O P H I E.

Mais est-il décent...

C H A R L E S.

Mille fois plus que de rester dans cet endroit où nous pourrions être vu par les passans.

T R I O.

Air : *Allons , donnez-moi le bras. (De la Jambe de Bois.)*

Venez dans cette maison
Pour parler plus à notre aise.

C H A R L E S E T S O P H I E.

Allons dans cette maison
Pour parler plus à notre aise.

S O P H I E.

Pourtant je crains avec raison.

C H A R L E S.

Ne craignez rien dans la maison.

B L A I S E , à part.

Pour entrer à la maison ,
Elle fait un peu la niaise ,
Quoiqu'au fond elle soit bien aise
Avec lui d'être à la maison.

S O P H I E.

Sans entrer dans la maison ,
Ici , Charles , ne vous déplaie ,
Nous pourrions parler à notre aise
Aussi bien que dans la maison.

B L A I S E.

Bientôt all' va suivre ses pas ,
Et je la vois , pour parler à son aise ,
Se décider à lui prendre le bras.

C H A R L E S.

Décidez-vous , et donnez moi le bras.

Ensemble.

Allons, allons pour parler ^{notre}aise, _{votre}

Dans la maison j'accompagne vos pas.
accompagnez ses

B L A I S E.

Ah! morguienne, que je suis aise.

C H A R L E S E T S O P H I E.

On vous laisse, monsieur Blaise.

S C E N E X X I.

R L A I S E, *seul.*

Les voilà entrés dans la maison et c'est encore mon ouvrage.
Mais qu'est-ce que tout ça va devenir.

S C E N E X X I I.

C H A R L E S, B L A I S E.

C H A R L E S.

La voilà dans le salon, j'en ai aussitôt fermé la porte et
suis sorti par celle du jardin.

B L A I S E.

Vous n'oublierez pas, monsieur, que si vous devenez en-
tièrement heureux ce sera mon ouvrage... Mais voici Lise
qui s'avance, c'est l'instant de vous déclarer.

S C E N E X X I I I.

B L A I S E, L I S E, C H A R L E S.

L I S E.

Je vous cherchais, Charles, afin de vous apprendre ce
que vous n'avez pas eu l'adresse de deviner.

C H A R L E S.

Que ce langage est flatteur pour moi ; il est donc bien
possible que le bouquet que vous m'avez pris ne m'ôte pas
l'espoir...

L I S E.

Je ne l'eusse point accepté sans votre cœur.

C H A R L E S.

Ma félicité est parfaite et je puis donc espérer...

B L A I S E .

D'être son époux.

L I S E .

Si mon père ne me donne point d'ordre contraire.

C H A R L E S .

Dans ce cas , je cours solliciter son aveu. (*il sort.*)

S C E N E X X I V .

BLAISE , LISE , HENRI , *déguisé en Vendangeur* ,
Vendangeurs et Vendangeuse.

C H O E U R .

Air : Du branle sans fin.

La vendange est aujourd'hui

L'objet de notre allégresse ,

A Bacchus mêlons ici

De l'amour l'ivresse aussi.

B L A I S E .

Mes amis , fêtons le vin ,

Il embellit la jeunesse ,

Des vieillards ce jus divin

Dissipe encor le chagrin.

C H O E U R .

La vendange , etc.

B L A I S E .

On jouit dans la moisson ,

C'est le tems de la richesse ,

Mais la plus belle saison

Est celle de la boisson.

C H O E U R .

La vendange , etc.

HENRI , *venant se jeter aux genoux de Lise pendant qu'on
se disperse dans la vigne.*

Voyez à vos genoux un amant que le chagrin accable.

L I S E .

Qui vous ramène et qu'espérez-vous sous ce déguisement !

H E N R I .

Je ne l'ai pris que pour me rapprocher de celle que j'a-
dore.

L I S E .

Allez vous êtes un perfide , je ne veux plus vous écouter.

H E N R I .

Quand vous saurez tout , vous consentirez à m'épouser.

L I S E.

Il n'est plus tems, et Charles...

H E N R I.

O ciel !

L I S E.

Mon père approuve ce choix.

H E N R I.

Ah ! Lise, comment avez-vous pu oublier mon amour et vos sermens.

L I S E.

Ah ! Henri, vous avez pu donner à une autre le bouquet qui vous assurait la possession de mon cœur.

H E N R I.

C'est afin de savoir si j'étais véritablement aimé.

L I S E.

Et la coquette qui l'a reçu.

H E N R I.

C'est une diseuse de bonne aventure.

L I S E.

Vous avez pu donner croyance à de semblables absurdités ; est-ce que mes yeux ne vous en avaient pas dit cent fois plus que toutes les sorcières du monde ?

H E N R I.

Maintenant que vous voilà désabusée, vous m'accorderez mon pardon.

L I S E.

A quoi vous servira-t-il ? vous m'avez mis dans le cas d'épouser votre rival... Mais puis-je bien croire encore ce que vous me dites, et cette prétendue devineresse n'est peut-être qu'une amante déguisée.

S O P H I E, à la fenêtre.

Lise... Lise... Henri est innocent, c'est moi qui te l'atteste, et, comme je sais tout, Charles m'a enfermé dans la crainte que je ne révélasse son odieuse conduite.

L I S E.

Ah ! ma chère, que m'apprends-tu ? mais je vais t'envoyer délivrer... Blaise.

B L A I S E.

J'entends et je cours lui ouvrir les portes. (*Sophie ferme la fenêtre et Blaise sort.*)

M. de la Palisse:

D

S C E N E X X V.

LISE , HENRI , Vendangeurs et Vendangeuses , LA
PALISSE et CHARLES , *arrivant.*

L A P A L I S S E , à *Charles.*

Oui , mon cher ami , dès ce soir vous serez mon gendre.

C H A R L E S .

Pourquoi ce vigneron avec ma future... Eh ! mais , c'est
Henri.

H E N R I .

Lui-même.

L A P A L I S S E .

C'est un peu fort , après le congé que ma fille vous a donné
et que j'ai confirmé.

L I S E .

Mon père...

L A P A L I S S E .

Eh bien ! quest-ce.

L I S E .

Henri est innocent.

L A P A L I S S E .

Qui vous la dit.

L I S E .

Sophie.

C H A R L E S .

Ciel ! je suis découvert.

S C E N E X X V I E T D E R N I E R E .

LA PALISSE , LISE , HENRI , CHARLES , BLAISE ,
SOPHIE , Vendangeurs et Vendangeuses.

H E N R I .

Oui , tu l'es traître , et je vais tout dire pour te faire honte
et satisfaire mon ressentiment.

L A P A L I S S E .

Que vais-je apprendre ?

H E N R I .

Lise en me donnant son bouquet m'assurait la possession de
son cœur ; Charles en devint jaloux et me fit , par une ruse ,
remettre ce bouquet à Sophie. Comme elle pourrait tout dé-
voiler , il l'enferma dans votre maison pour s'assurer de son
silence.

L A P A L I S S E .

Mais ce trait est vraiment affreux.

L I S E .

Jugez d'après cela , mon père , si je puis encore consentir à l'épouser et si Henri ne mérite pas ma main.

C H A R L E S .

Tout ceci n'était qu'un badinage.

L A P A L I S S E .

Quand la plaisanterie offense , elle cesse d'être excusable ; ce trait m'éclaire sur ce qu'il me reste à faire et je donne ma fille à Henri.

H E N R I .

O bonheur !

C H A R L E S , *a Blaise :*

Eh bien ! Blaise , tu m'as joliment conseillé.

H E N R I .

Quoi ! c'était Blaise ! ah ! le fourbe , il faut qu'il meure sous le bâton.

B L A I S E , *à leurs genoux.*

Ah ! monsieur , je vous demande grace.

C H A R L E S .

Voilà le sort des intrigans.

L I S E .

Oublions tout dans un si beau jour.

C H A R L E S .

Beau pour vous , mais pour moi...

L A P A L I S S E .

Je t'entends , et si Sophie , que tu as toujours aimé , pouvait oublier tes torts.

C H A R L E S .

Je jurerais à ses genoux de l'aimer toute ma vie.

S O P H I E .

Si j'étais bien certaine de son repentir.

C H A R L E S .

Il est aussi sincère que mon amour.

L A P A L I S S E .

J'entends nos vendangeurs qui reviennent de l'ouvrage....
Allons , de la gaité , et à demain les deux nœces.

R O N D E.

Air : *Mais ma mère est-ce que j'sais ça.*

H E N R I.

Lubin rencontre une belle,
 Il veut être son amant ;
 Mais elle fait la rébelle
 Pour le rendre plus pressant.
 Elle oppose la sagesse
 Aux desirs du beau Lubin,
 Car pour l'amant sans adresse,
 Il est trop verd le raisin.

F L A I S E.

Quand une vieille coquette,
 Pour avoir un jeune amant,
 N'a recours qu'à la toilette,
 Elle augmente son tourment ;
 De rubans, de fleurs nouvelles,
 Elle orne sa tête envain,
 L'amour fuit à tire d'ailes,
 Il est trop mûr le raisin.

L A P A L I S S E.

J'entends qu'on parle à la ronde,
 Du raisin, de sa couleur,
 S'il est verd pour tant de monde,
 Il paraît rouge au buveur.
 Moi je dis aux astronomes,
 Et ça, sans être devin,
 Quand la vigne aura des pommes,
 Qu'il sera gros le raisin.

L I S E, au public.

Messieurs, il est une vigne,
 Au Parnasse, à l'Hélicon,
 L'auteur voudrait être digne
 D'y grapiller sans façon :
 Des maîtres ont fait vendange,
 L'élève les suit en vain ;
 Hélas ! sa peine est étrange,
 Panard a pris le raisin.

F I N.